

Je voudrais commencer par dire toute ma gratitude à la Société des Gens de Lettres et au Jury du prix Maurice-Edgar Coindreau de m'avoir fait le cadeau, et le mot n'est pas trop fort, de présenter ici Agnès Desarthe, lauréate 2007 pour la traduction du magnifique roman de Cynthia Ozick, *Les Papiers de Puttermesser*. Cadeau empoisonné cependant parce qu'au contraire du paradis si évocateur décrit à la fin du roman, ici, le temps existe, et j'ai exactement dix minutes pour présenter une jeune femme à la vie et au parcours (elle détesterait, je le pressens, le mot « carrière ») si extraordinairement remplis. J'aurai auparavant, comme l'an dernier dans le rôle inverse de celui d'aujourd'hui, une pensée préalable pour Michel Gresset et Didier Coupaye dont les noms sont si intimement mêlés à l'existence de ce prix et à tout ce que la traduction implique de noblesse dans la fidélité et de créativité dans le passage de l'anglais d'Amérique au français.

Je pourrais inventer pour vous une belle histoire où Agnès et moi aurions fréquenté la même Ecole Normale Supérieure (où je n'étais pas), décroché *ensemble* l'agrégation (alors que plus de 10 ans nous séparent), où j'aurais suivi pas à pas sa multiple carrière de –

-- critique (elle a rédigé un essai sur Virginia Woolf, préparé pour France Culture de remarquables portraits d'écrivains),

-- d'écrivain (n'a-t-elle pas déjà publié 6 romans, dont *Un secret sans importance* qui lui a valu le Prix du Livre Inter en 1996, écrit une pièce de théâtre, *Les Chevaliers*, montée au Théâtre du Rond Point à Paris, et participé à la rédaction du film *Cours Toujours* réalisé par son mari, Dante Desarthe ? Et n'a-t-elle pas enfin, last but not least, comme on dit en anglais, composé, dont je suis sûr qu'elle est tout aussi légitimement fière que de tout le reste, rien moins que 24 livres pour enfants.

-- de traductrice reconnue enfin, dans les domaines de la littérature dite pour enfants mais aussi pour adultes de titres que je ne pourrai pas tous citer ici, mais au nombre desquelles on compte, pêle-mêle, des œuvres de Haim Potok, Emma Richler, Aimée Bendler, sans oublier toute l'humoristique série des « Anastasia Krupnik » de Lois Lowry.

Mais tout cela serait faux. C'est seulement depuis 3 ans que j'ai la chance de connaître Agnès, rencontrée dans le cadre professionnel on ne peut plus sérieux du Centre National du Livre où nous siégeons ensemble, avec quelque vingt autres collègues, à la commission dite « étrangère ». Alors permettez-moi de dire ici, combien à cette école, j'ai plus obliquement mais plus profondément appris sur Agnès Desarthe que ne me l'auraient permis les seules rumeurs de célébrité, ou même la connaissance chronologique de ses avancées artistiques successives. Je connais peu de personnes qui, en un mélange intrigant d'humilité et d'humour, de bienveillance et d'exigence, de chaleur et de distance salutaire, savent communiquer leur

goût du travail bien fait (je parle ici de traduction) et leur sens de la nécessaire originalité et de la profondeur discrète d'une littérature qui sait toucher à l'essentiel. Dès lors que je l'avais vue dans l'exercice de ses jugements sans faille et toujours clairement argumentés (ce qui n'exclut pas le recours à l'art où elle excelle des grimaces éloquentes et des mimiques désopilantes), je n'ai pas été surpris de voir ma fille de 14 ans adorer les livres d'Agnès qu'elle lui avait généreusement offerts, pas étonné de goûter chaque page de son dernier roman, *Mangez-moi* dont chacun sait ici le succès, mais dont il faut absolument savourer pour soi-même la prose toute en finesse sensuelle, en élégante légèreté et en tristesse voilée.

C'est sans surprise non plus que j'ai appris que le Prix Coindreau lui était cette année décerné. Je me suis précipité pour lire la traduction, sans avoir jamais, je l'avoue avec honte, lu auparavant l'œuvre originale. Une honte vite bue et qu'aujourd'hui je revendique parce qu'au lieu de me placer en critique potentiel (CNL et université, quand vous nous tenez !), je me suis laissé aller au plaisir confondu et simultané d'une double découverte : celle d'une œuvre littéraire française de plein droit, *Les papiers de Puttermesser*, **au contraire presque de *The Puttermesser Papers***. Je ne vous infligerai pas ici le couplet attendu, mais néanmoins tout à fait empreint de vérité, de l'art du traducteur. J'embarrasserais Agnès et tous les traducteurs présents. Je dirais tout de même combien au-delà de l'évidence d'un rôle de passeur (dans ce qu'il comporte de respect, d'attention scrupuleuse), il est aussi un authentique travail d'écriture ventriloque. Non pas seulement « rendre » la voix d'Ozick, mais lui en « donner » une en français, ou plus exactement, lui donner la sienne en français. Voilà ce que sont les traductions réussies à mon sens, voilà pourquoi celle d'Agnès Desarthe est un modèle du genre (si modèle a un sens dans ce contexte, où tout est toujours à réinventer). Ce livre de Cynthia Ozick, c'est en fait la juxtaposition de cinq livres, comme un Pentateuque new-yorkais des temps modernes, qui ne « tient » que par la grâce de ce qu'il a précisément de décousu. Du biographique convenu d'une avocate ratée miraculeusement devenue mairesse de New York, à la création fantastique et vengeresse d'un Golem femelle qui puise aux racines d'une des plus symboliques et mystérieuses légendes de la tradition juive, en passant par la recreation des folles amours de George Eliot, sans oublier l'arrivée aux Etats-Unis d'une inoubliable cousine russe, avant le dernier chapitre, qui, comme j'y ai fait allusion, invente un jardin d'Eden si plein de satisfaction qu'il nous redonne le goût et le sens de notre existence « finie »... cinq livres qui sont unis, qui deviennent un par la grâce d'une écriture, par la magie d'un verbe *français* qui est, pour nous, lecteurs seconds, celui de sa traductrice. De la Golem ou de celle qui lui donne la vie, qui est la créature ?

Ce que ces histoires ont en commun, vous l'aurez compris, c'est la recreation, la réécriture, l'ingestion et la restitution, à la fois recommencement et originalité... Pour nous en faire sentir la saveur, il fallait l'art tout à la fois sensible, ambitieux et... simplement culinaire d'Agnès Desarthe. Je voudrais avant de lui céder la parole vous faire par avance entendre sa voix, en une citation qui pour des raisons qui ne vous auront pas échappé, me paraît particulièrement d'actualité, et qui fait le lien entre l'art du faussaire qu'est le traducteur et l'objet de la vie :

– *Mais vous n'inventez rien, vous devriez fabriquer une nouvelle combinaison, quelque chose qui n'a jamais existé avant vous, l'exhorta-t-elle.*

– *Tout ce que je fais est original. Jusqu'à ce que je les commette, mes actes sont inédits.*

– *Ne me dites pas que c'est original de dupliquer l'œuvre de quelqu'un d'autre !*

– *Je ne duplique pas, dit-il en glissant son bras dans la lanière de sa sacoche. Je reproduis. Vous ne pouvez pas comprendre ça ? Des bébés naissent toutes les secondes, pas vrai ? Et pourtant chaque bébé est nouveau, il n'a jamais existé. »*